

## BRÈVE HISTOIRE D'UN RECUEIL

Patricia SUSTRAC\*

**E**n septembre 1914, Max Jacob semble enfin prêt à publier, en un seul volume, les nombreux poèmes en prose de sa musette. Alors que le conflit semble devoir durer, il sélectionne « dans un millier de vieux poèmes, 300 poèmes chéris » qu'il copie « pour qu'ils soient publiés [s'il] meurt. » Il rassemble ses manuscrits à Enghien, chez ses amis Fillacier, dans « un jardin plein de légumes au milieu de jeunes mères pleines de larmes<sup>1</sup>. » Kahnweiler est l'éditeur auquel il a naturellement songé<sup>2</sup>, mais son départ - il doit quitter la France en raison de ses origines allemandes -, et des difficultés financières, forcent Jacob à différer son projet. Lorsque qu'il renaît en 1917, la publication

---

\* Patricia Sustrac a publié de nombreux articles critiques et biographiques et édité plusieurs correspondances de Jacob. Elle est Présidente de l'Association des Amis de Max Jacob depuis 2005 et Directrice de publication des cahiers consacrés à l'auteur.

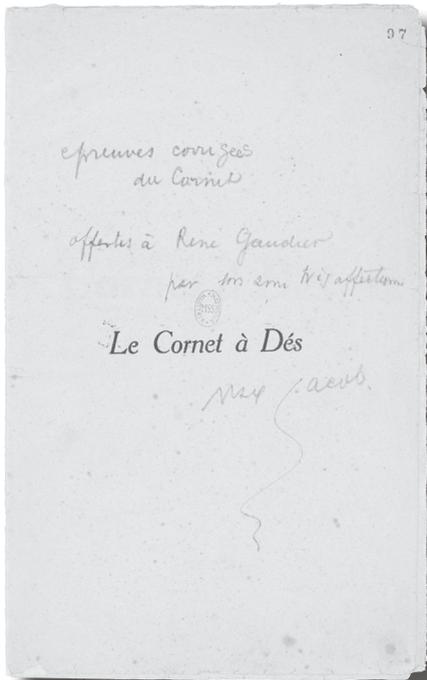
Cet article est redevable à Alain Segal qui a mis sa collection à notre disposition. Médecin spécialiste et membre de l'association des Amis de Max Jacob de longue date, il a publié des articles sur Jacob et son œuvre et *Fragments de pensées et de vie littéraire dévoilés dans quelques lettres de Max Jacob à Tristan Rémy - 1922-1923* (du Lérot éd., 2014). Je m'associe à Alain Segal pour dédier cet article à la mémoire de Claude Bourdois (1927-2008), bibliophile, président de la Société des Amis de la reliure originale, collectionneur éminent et ami du poète Max Jacob.

connaîtra de nombreuses embûches : perte de la gravure de Picasso destinée aux exemplaires de luxe qu'il fallut refaire, grève des typographes<sup>3</sup> et plus généralement la guerre qui désordonna la vie en France. Le recueil prévu en mai<sup>4</sup> puis en août paraîtra finalement en novembre 1917, à compte d'auteur, chez l'imprimeur Levé, 71 rue de Rennes à Paris.

Depuis janvier 1917, Jacob répondait aux commandes de Jacques Doucet qui ne cessait d'enrichir sa bibliothèque littéraire moderne<sup>5</sup>. Il lui réservera deux manuscrits<sup>6</sup> dont celui de ses poèmes en prose<sup>7</sup> qui aura pour titre « *Le Cornet à dés*, à cause de la diversité de leurs aspects et du côté hasardeux et léger de l'ensemble. » Jacob rassemble, ordonne, reprend même des pièces poétiques « effacées ou illisibles. » Mais que laisse-t-il entendre quand il écrit au mécène, le 7 mars, qu'il a « de quoi reconstituer [le manuscrit] » ? Doucet qui avait déjà versé son obole a-t-il craint d'acheter une « reconstitution » du recueil ? Jacob le rassura le 11 avril : « Vous me parlez "du manuscrit non remanié" [...] Vous avez aussi dans cet état le manuscrit des poèmes en prose. Je n'y avais mis en vous le livrant que de l'ordre et une série de compléments pris dans des brouillons et recopiés. Les changements que j'ai faits dans le manuscrit de l'imprimeur sont insignifiants. » Ces précisions ont-elles réconforté Doucet ? Sans doute,

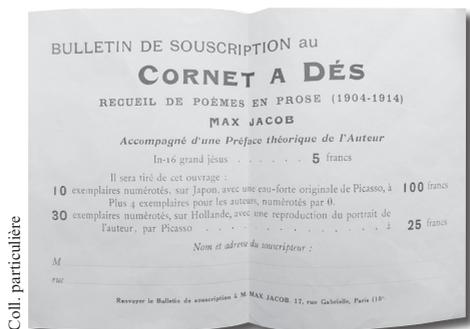
car il eut aussi le loisir de pouvoir comparer. En effet, la BLJD possède le manuscrit copié pour Jacques Doucet composé de 191 feuillets manuscrits autographes acheté 150f. ainsi que les épreuves corrigées ayant servies à l'impression réservées par Jacob pour le mécène.

Le bon à tirer du *Cornet*, quant à lui, se trouve dans un autre jeu d'épreuves corrigé par l'auteur et conservé à la BnF<sup>8</sup>. Ce manuscrit est subdivisé en deux parties : les trois premiers cahiers portent les mentions autographes « Max Jacob, le 10 juillet 1917 » et le justificatif du tirage : « 500 papiers ordinaires, 14 papier Japon, 30 papier Hollande. » La seconde partie est un jeu d'épreuves incomplet de huit cahiers avec mention : « Épreuves du *Cornet* offertes à René Gaudier<sup>9</sup> par son ami, très affectueu[sement], Max Jacob » (ill. ci-contre). Trois noms de typographes - Augé, Prignon et Rougeaux - apparaissent au bas de différents



cahiers. Malgré nos recherches, nous n'avons pas retrouvé le dossier d'impression composé des devis et des factures. Aucun document n'existe aux Archives départementales de Paris, au Registre du commerce ou au Syndic de copropriété de l'immeuble qui nous permettrait de mieux identifier cette imprimerie bien connue des avant-gardes chez qui Apollinaire et Salmon avait leurs habitudes<sup>10</sup>.

Les relations de Max Jacob avec l'imprimeur ne semblent pas avoir été simples ; le contexte de la guerre n'arrangeait rien mais c'est surtout la perte de la gravure de Picasso qui envenimera leurs rapports commerciaux dont il se plaint auprès de Kahnweiler : « Interminables discussions [...] cent mille détails où un pauvre diable se perd, tant par innocence, que par manque de capitaux<sup>11</sup>. » Les questions d'affaires embarrassent Jacob qui balance entre un « excès de confiance » et des « accès de méfiance » (à Doucet). Les difficultés se corsent lorsqu'il s'agit de faire paraître l'ouvrage : « [...] Nous n'avions pas fixé de date/pour la parution du livre. Les souscripteurs/m'en demandent une ! Vous aviez parlé de la fin de mai ; nous n'en sommes pas loin [...] », « Et ma préface ??/N'oubliez pas la note/concernant *L'Élan*, le/291 et le *New Age*./Je vous l'ai donnée.../au besoin je la referai<sup>12</sup>. »

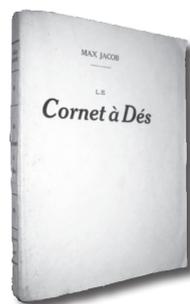


Coll. particulière

Le bulletin de souscription du *Cornet à dés*.

Pour vendre, il faut informer. La première série des bulletins de souscription<sup>13</sup> est prête dans le courant de la seconde quinzaine de mars. Jacob épuise son stock *circa* février 1918, grâce à Léon Deffoux<sup>14</sup>, il fera un second tirage. Pour le composer, Jacob a souhaité agir vite et n'a pas attendu les conseils de Doucet, trop souvent absent de Paris, il « s'excusera de l'avoir frustré du plaisir de faire quelque chose de joli et soigné » (31 mars). Ce bulletin nous permet de suivre l'évolution éditoriale du recueil

qui paraîtra finalement au format in-8 et non en in-16. À une période où pèse sur la presse et l'édition une grave crise du papier, comment interpréter ce changement qui n'est pas sans incidences éditoriales et financières ? Le revirement de Jacob est sans aucun doute lié au succès de la souscription. Il a, en effet, réuni assez vite les 1000 francs exigés par l'imprimeur<sup>15</sup> pour arrêter la commande dont le coût s'élève à 1 400 f. (2942 €). Ce succès permet de penser que l'auteur a décidé de publier son recueil de manière plus ostentatoire en conservant toutefois l'idée première d'une « édition



sans histoires typographiques, très simple<sup>16</sup>. » Mais, gageons aussi que le recueil, d'une sobre et austère élégance, lui aura permis de poursuivre l'âpre querelle qu'il entretenait avec Reverdy. La comparaison entre le format du *Cornet* et celui des *Poèmes en proses* de son rival (1915), aurait naturellement été faite en sa défaveur si le format d'origine avait été conservé.

## MAX JACOB, LE POÈTE-ÉDITEUR-DIFFUSEUR

Le 31 octobre 1917, quelques jours avant la parution du *Cornet*, Jacob donne la liste de cinquante-huit de ses souscripteurs à Paulhan<sup>17</sup>. Est-ce pour l'aider à publier son prochain livre, *Le Guerrier appliqué* ? Peut-être. Dix-sept peintres, sculpteurs, illustrateurs ou graveurs se répartissent entre Montmartre et Montparnasse, deux d'entre eux sont alors soldats, André Lhôte et Émile Laboureur. Parmi ces artistes, plusieurs d'entre eux sont arrivés en France au début du siècle, Marius Borgaud<sup>18</sup>, Othon Friesz<sup>19</sup>, Moïse Kisling dont l'amitié délicate et fidèle ne se démentira pas, Alfred Kubin<sup>20</sup>, le sculpteur Ossip Zadkine<sup>21</sup> ; quatre sont des proches de Picasso et familiers du Bateau-Lavoir, Lopez Canete<sup>22</sup>, Mouillot<sup>23</sup>, Léon Sola<sup>24</sup>, Zuloaga<sup>25</sup>. Plusieurs - y compris ceux déjà cités - ont travaillé à des projets et sont très proches des avant-gardes : Dufy<sup>26</sup>, Serge Jastreboff<sup>27</sup> (*alias* Serge Férat), Mme la Baronne d'Oettingen<sup>28</sup>, Paul Iribe<sup>29</sup>, André Laffitte<sup>30</sup>, Fernand Léger rencontré *circa* 1910 *via* la galerie Kahnweiler et dont l'amitié sera fidèle.

Au côté des artistes, on trouve des marchands, ceux de Jacob d'abord (Georges Aubry, André Level<sup>31</sup>, Léonce Rosenberg<sup>32</sup>) et un fervent galeriste de Picasso, Walther Halvorsen<sup>33</sup>. Les gens de lettres - moins nombreux - sont écrivains, éditeurs, journalistes ou revuistes. On relève Pierre Basset, rédacteur au *Petit Niçois*, Paul Brach<sup>34</sup>, Jean Cocteau - amitié encore récente mais dont on sait l'intensité et la durée -, le soldat Duthuit<sup>35</sup>, Francis Carco le fidèle des années de Montmartre, Georges Fourest<sup>36</sup>, Justin Simon Franz<sup>37</sup>, Vincente Huidobro<sup>38</sup>, Imbert<sup>39</sup>, Herbert Lespinasse<sup>40</sup>, Henri-Louis Mermod<sup>41</sup>, le romancier Pierre Varenne et Sylvain Bonmariage, alors sous-lieutenant.

Parmi les mécènes-souscripteurs du volume, nous relevons les collectionneurs Jacques Doucet (exemplaire non retrouvé), Georges Bemberg<sup>42</sup>, Benito<sup>43</sup>, Gabriel Frizeau<sup>44</sup>, Mme Japy de Beaucourt<sup>45</sup>, Alphonse Kann<sup>46</sup> [*sic*], Germaine Paul-Boncour<sup>47</sup> et [le comte Pietro] Orsi. À ces collectionneurs fortunés s'ajoutent des amateurs « de livres rares », le médecin Albert Favory<sup>48</sup>, Gebel<sup>49</sup>, le secrétaire au consulat de Norvège au Havre Hans Berg<sup>50</sup>, et treize autres lecteurs que nous n'avons pas encore pu identifier malgré nos recherches, le Neuilléen Landsberg

(Sandberg, le producteur de cinéma ?), le soldat Max Porion, Paule Brian, Colonnari, Hélène Hermil, Asselin, Roger Lefébure (Lefèbvre ?), Herbert Lespinasse, William Muller, Rubinstein, ou encore Jacques Portal - bien que ce dernier soit cité, mais non identifié, dans la correspondance océanique de Paulhan et de Malraux.

De novembre à décembre 1917, nous suivons des ventes grâce à des lettres adressées à l'imprimeur Levé ou son représentant M. Neveu. Les missives de Jacob sont enthousiastes à tel point qu'il commet un *lapsus scripti* évoquant « l'apparition<sup>51</sup> » de son recueil. Jacob ne ménage pas ses efforts et profite de toutes les occasions pour faire connaître son *Cornet*. Il s'empresse auprès des amis de ses amis qui *ipso facto* deviennent « aussi les [siens]<sup>52</sup> », et certains contribuent, avec succès, à faire connaître la prochaine parution. Ainsi le peintre-soldat André Lhote<sup>53</sup> écrit le 8 août 1917 à son ami et mécène bordelais Gabriel Frizeau :

*Mon cher ami,*

*Je commençais à être inquiet et à me demander si mes lettres de Paris ne s'étaient pas égarées. Il y a eu certainement perte de lettre, car je n'ai jamais reçu celle où vous me demandiez des précisions sur Max Jacob, les soirées, etc...*

*Voici donc l'explication de mon silence à ce sujet. Max Jacob est un poète « inclassable » car il a abordé tous les genres, ayant un goût fréquent pour le pastiche. Il a fait dans ce sens des choses très amusantes. Mais ses meilleurs poèmes sont ceux de ces dernières années, où a eu lieu sa conversion au catholicisme. Ce sont des poèmes très simples et pleins d'humilité sans lien excessif avec la sagesse.*

*Ses ouvrages, très rares et la plupart du temps luxueusement édités et illustrés par ses amis Derain et Picasso sont introuvables. Il en sera de même du Cornet à dés dont je vous ai envoyé en temps voulu le bulletin de souscription. Pensant qu'il vous amuserait d'être en relations épistolaires avec cet homme curieux, très versé dans les choses de la religion, je lui ai envoyé votre adresse au reçu de votre lettre, et nul doute qu'il ne vous envoie une lettre intéressante - ou réjouissante.*

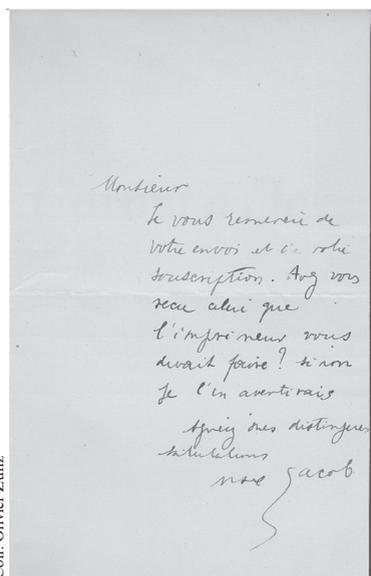
Les souches comptables de Jacob (1918-1924) conservées au Musée des Beaux-Arts de Quimper renseignent sur les ventes du *Cornet* à partir de 1918<sup>54</sup>. Elles s'échelonnent, à bonne cadence, de janvier à mai : janvier : 19, février : 2, mars : 3, avril et mai : 10. Il n'y a plus de mention de juin à décembre ni au-delà. Les ventes regroupent souvent le *Cornet* et *La Côte* ou le *Cornet* et *Le Phanérogame* à paraître en décembre. C'est le cas en mai avec, toutefois, des écarts curieux - 70f. (deux volumes sans indication du tirage) -, contre 17f. en juin (*idem*). Les montants manquent souvent ou bien sont indiqués sans nom d'acheteur. Par

exemple, en janvier Jacob inscrit : « Reçu Rome et Grenoble → 5 *Cornet*. » Cette mention pourrait confirmer la réussite des placements du bulletin de souscription par Picasso lors de son séjour à Rome. En effet, Jacob lui en avait envoyé « pour qu'[il] en place chez les amis de Stendhal et les marquises<sup>55</sup>. »

Les prix fluctuent. On note un *Cornet* à 9f., un autre à 10f., un seul montant correspond au prix de l'exemplaire sur Hollande acquis par « Sarah Rafale → 25f. » (cliente non identifiée). Jacob accordait soit des réductions à des particuliers soit des remises à des professionnels ainsi que peut le laisser supposer une autre mention - toujours de janvier - pour la librairie « Melle Mon[n]ier 15 → 4 *Cornet* » (au lieu de 20f.)<sup>56</sup>. Une mention au dos de la souche de mars 1918 indique un dépôt chez le libraire Georges Mornay : « 2 *Cornet* », mais sans encaissement. La mention (sd) « Bemberg 30 » sans indication de l'objet de la transaction est intrigante. Les Bemberg sont en effet souscripteurs. Cette somme correspond-elle à l'achat de plusieurs *Cornet*, d'un exemplaire de luxe, à des dessins ou à des recueils accompagnés de dessins ? La bibliothèque personnelle des Bemberg n'ayant pas été conservée, nous ne pouvons affirmer de décompte dans un sens ou dans un autre. Une autre mention est insolite : le sous-lieutenant Paulhan règle la somme de 6f. en janvier, cette mention confirme bien la lettre du 27 janvier dans laquelle Jacob le remercie de son acquisition et annonce, dans le même temps, l'envoi d'un recueil à deux camarades de régiment de l'officier<sup>57</sup>, Albert Uriet et Paul-Louis Couchaud<sup>58</sup>. Mais, le montant encaissé excède d'un franc le prix de vente de l'édition ordinaire : est-ce le prix majoré des frais de port<sup>59</sup> ? Est-ce le cas pour la somme encaissée d'Aragon en juin (ex. non conservé) ? Jacob a-t-il facturé des frais de port ou les a-t-il remis à Breton qui règle un *Cornet* et une *Côte* pour 10f. au lieu de 12 ?

Les galeristes se procurent l'ouvrage. Camille Bloch - marchand de la rue Saint Honoré - achète huit exemplaires de l'édition ordinaire (montant non remisé de 40f., janvier). André Level, collectionneur et co-fondateur de la galerie de la rue Percier achète un exemplaire sur Japon le 21 mars 1917 - soit quelques jours à peine après la publication du bulletin de souscription<sup>60</sup>. Il est certain que l'eau-forte de Picasso a été un argument majeur pour les ventes, Jacob avait « compté sur “[les] luxes” » pour amortir les frais d'impression<sup>61</sup>. Les amis et les relations de Picasso figurent d'ailleurs en nombre parmi les souscripteurs : on note, entre autres, Mme Errazuriz que Jacob orthographie tantôt Errazaris ou Errazuris qui acquiert le recueil deux fois pour un montant de 70f. et 76f. (un versement de 30f. en janvier n'est pas identifié).

Jacob met à profit ses relations mondaines : la comtesse Berthe Denyse de Magny (*alias* Berthe de Nyse en littérature) est destinataire à la fois du recueil et du bulletin de souscription du *Phanérogame*. Il n'oublie pas sa famille



parisienne : les Gompel et les Lévy reçoivent chacun leur bulletin en janvier et février. Même si Jacob est ennuyé par les affaires, en fils de commerçants, il « soigne » ses clients. Il accompagne ses envois de dédicaces ou d'un billet : « Monsieur/Je vous remercie de/votre envoi et de votre/souscription. Avez-vous reçu celui que/l'imprimeur vous devez faire ? sinon/je l'en avertirais. Agréés mes distingués salutations. Max Jacob » (ill. ci-contre).

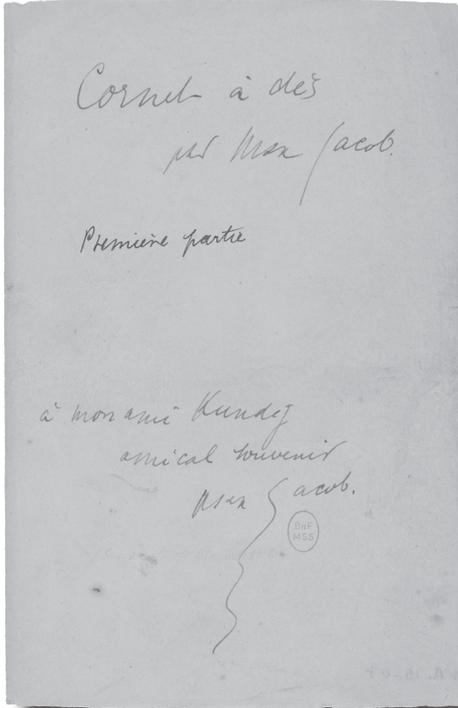
Il est difficile de connaître l'écoulement du stock des tirages de l'édition originale. En février 1918, à Léon Deffoux<sup>62</sup>, Jacob dit posséder encore deux cents exemplaires ; en avril, il propose à Paulhan de les lui offrir pour le dédommager de la perte de son *Cornet* ! Le 15 août, Jacob évoque la possibilité de les céder à Jean Variot, cofondateur de La Société

Littéraire de France, soit huit mois après la parution<sup>63</sup>. Qu'est devenu ce stock ? A-t-il été entreposé rue Gabrielle jusqu'à la fin de la location fin 1923 ? A-t-il été finalement transporté à Saint-Benoît ? On ne sait. Toujours est-il qu'en 1930, à l'occasion d'un envoi à son correspondant et ami le docteur Georges Desse, Jacob note que ce recueil est « introuvable » soit 13 ans après sa parution<sup>64</sup>. Par le croisement des états comptables, de la correspondance publiée ou inédite, des dédicaces, des ouvrages conservés en bibliothèque ou en collections privées, et le dépouillement de nombreux catalogues de vente ou de catalogues d'expositions consacrés à l'artiste (1947 à 2017), nous pensons pouvoir identifier environ la moitié du tirage. Nous ignorons combien de recueils Max Jacob a conservé par devers lui, sans doute très peu. Parmi ceux-ci, nous souhaitons signaler son exemplaire personnel conservé dans une collection privée. Jacob s'en est dessaisi en 1942 au profit de Monny de Bouilly à qui il offrit l'envoi suivant :

*Cet exemplaire appartient à Max Jacob // Je donne cet exemplaire unique à Monny de Bouilly pour que jamais il ne le vende // Max Jacob.*

Quant aux exemplaires réservés aux auteurs (numérotés 00), Jacob vendra l'un des siens à Mme Japy de Beaucourt. Outre l'eau-forte de Picasso, le recueil sera enrichi d'un second dessin de Picasso exécuté à grands traits intitulé lui aussi « Arlequin » et d'un envoi de l'auteur : « Mes grelots. Maigres lots ! ce sont

ceux du péché. // À la très belle/très spirituelle et très bonne Madame Japy de Beauco[u]rt/son ami Max Jacob<sup>65</sup>. » Le Musée Picasso ne possède pas les exemplaires réservés au peintre, ils ne sont toujours pas localisés. Ne possédant pas l'édition originale, le musée parisien a fait l'acquisition d'un exemplaire de 1923 dédié à Jean Cocteau (vente Tajan, 2003)<sup>66</sup>.



BnF

La vente du *Cornet* mobilisera Jacob jusqu'en 1919. Il parle fréquemment et « sérieusement d'affaires<sup>67</sup> » à son propos. Il anticipe même un peu rapidement une vente au libraire genevois Kunding d'un exemplaire ordinaire enrichi d'un croquis de Picasso. Jacob a fait parvenir un recueil au peintre qui séjourne alors à Biarritz avec sa jeune épouse Olga. Le poète l'entretiendra à plusieurs reprises, de cette affaire où « [il] pourrait gagner pas mal de billets de mille<sup>68</sup>. » Picasso ne semble pas avoir été intéressé par cette commande et, comme Kunding est un bon client, Jacob<sup>69</sup>, pour le dédommager, lui vendra à la place un jeu d'épreuves du recueil. Mis en vente par le libraire une première fois en août 1920, il est repropoé à la vente en janvier 1922 enrichi d'un portrait gravé de Jacob par Picasso<sup>70</sup>. Si la gravure reste encore non localisée, le manuscrit est depuis 2015 la propriété de la BnF<sup>71</sup> (ill. ci-contre).

Entre les différents manuscrits et jeux d'épreuves, les collections publiques conservent aujourd'hui les archives du recueil permettant de retracer l'archéologie du *Cornet*, ses variations et variantes, du manuscrit original aux jeux d'épreuves corrigées (BLJD, BnF) ayant servies à l'impression, de l'exemplaire copié pour Jacques Doucet en 1917 (BLJD) au manuscrit enluminé pour Paul Bonet en 1943 (MO). On notera toutefois que, Jacob, pourtant lecteur assidu, ne fit aucun dépôt légal de son recueil à la BnF, de même que les éditions Stock pour les parutions de 1922 et 1923.

## LES ÉDITIONS DE 1922 ET DE 1923

En 1922, Florent Fels, ami et correspondant de Jacob, devient directeur d'une nouvelle collection chez Stock. Intitulée « Les contemporains, œuvres et portraits au XX<sup>e</sup> siècle », la nouvelle collection doit dynamiser le rachat de la maison en 1921 par Maurice Delamain, Jacques Chardonne (*alias* Jacques Boutelleau) et d'anciens collaborateurs du fondateur initial. Le projet éditorial propose une formule qui en fera le succès : un texte d'auteur, la reproduction d'un dessin d'artiste et une préface rédigée par un critique. Le tout est imprimé à 3000 exemplaires en format in-16 qui préfigure les livres de poche et les recueils sont proposés à un prix très compétitif. Stock publiera deux éditions du *Cornet* ; la première, de 1922, est une édition réduite, la seconde, définitive et revue par l'auteur, paraîtra en 1923.

### LA VERSION RÉDUITE DE 1922

La version réduite est le troisième numéro de la nouvelle collection. Elle comporte soixante-quatre pages et donne à lire quarante-sept poèmes dont vingt-deux non titrés, et elle est vendue 1 franc<sup>72</sup>. Le recueil s'ouvre par une courte présentation du poète par Georges Gabory<sup>73</sup> datée d'octobre 1921.

La couverture de papier ocre-jaune donne au premier plat les mentions habituelles : le titre, le nom de l'auteur, le nom de la collection, l'éditeur et le prix. Au quatrième plat, sont annoncées les prochaines parutions : Élie Faure, Charles Maurras, Éric Satie (sic), Freud, Marcel Proust, Apollinaire, Kipling... Les deuxièmes et troisièmes plats sont des encarts publicitaires *pro domo* : Stock présente ses récentes publications (vingt-deux auteurs classés par ordre alphabétique, d'Apollinaire à Tolstoï, pour trente-neuf recueils). Le troisième plat est une publicité pour *Action, Cahiers de Philosophie et d'Art* (Florent Fels et Robert Mortier dir.).

Il est possible qu'il y ait eu plusieurs tirages du recueil. En effet, outre l'exemplaire décrit ci-dessus, nous en possédons un second dont les deuxième et troisième de couverture sont dédiées à des encarts différents (le nombre de poèmes du recueil reste cependant identique). Si le premier recto est encore un encart en faveur des éditions Stock, la liste des parutions s'est enrichie : on passe de vingt-deux auteurs à trente-cinq et de trente-neuf recueils à soixante dix-sept. La troisième de couverture est dédiée à la revue *La Culture moderne* (Florent Fels dir.). La quatrième donne la liste des auteurs publiés dans la nouvelle collection : quarante auteurs classés par ordre de parution. Les dos des recueils sont également différents, il porte tantôt le nom de l'auteur et le titre, tantôt le nom et le prénom de l'auteur en lettres capitales uniquement.

Cette édition réduite est imprimée par l'entreprise française Mathon installée à Wiesbaden en Allemagne dont l'occupation - conséquence des clauses du traité de Versailles -, permet à l'économie française de trouver de nombreux débouchés commerciaux à bas prix. Il n'a pas été possible de retrouver des informations sur cette entreprise qui a cependant beaucoup travaillé pour les éditeurs français. Flammarion lui fait imprimer nombre de ses classiques, Hatier lui confie sa collection Hermine destinée à l'édification des jeunes filles.

On trouve les mentions de la réédition du *Cornet* dans les lettres de Max Jacob à Florent Fels à partir de septembre 1921. Mais un accord est certainement intervenu en amont du départ de Jacob pour Saint-Benoît car Stock lui verse 200f. dès le mois de juin. Le 6 septembre, Jacob envoie à Fels « de la copie [...] les poèmes en prose [étant] toujours là pour un coup<sup>74</sup>. » Jacob a toujours soutenu ses jeunes amis dans leurs projets éditoriaux mais en novembre 1922, il prend bien soin de lui préciser que « Gallimard a un droit de première lecture sur tout ce qu'il écrit. » L'éditeur lui verse en effet une mensualité depuis son arrivée dans le village ligérien<sup>75</sup>. Partant, Jacob donnera à Fels une autorisation de reproduction sans cession de propriété préservant ainsi « l'avenir de [ses] “Œuvres complètes”<sup>76</sup>. » C'est ce qu'il continue d'ailleurs d'indiquer à Paulhan le 22 août 1927 en pensant à cette perspective : « Le *Cornet* m'appartient<sup>77</sup>. » L'à valoir qu'il a reçu de Stock (750f.) l'encourage, sans doute aussi, à ne pas céder ses droits<sup>78</sup>. André Cariou a évoqué le comportement de Jacob qui concède à plusieurs courtiers des contrats sur ses œuvres graphiques, en même temps, au mépris de ses engagements contractuels<sup>79</sup>. Il en va de même pour son œuvre littéraire : il la disperse au gré de ses humeurs. « Jacob n'en fait qu'à sa tête » écrit Béatrice Mousli<sup>80</sup> et c'est un fait, Jacob a besoin d'argent et par conséquent n'hésite pas à publier des inédits en revues ou des recueils instaurant une rivalité entre ses éditeurs. La pratique éditoriale de Jacob - courante à l'époque - est une (très) libre interprétation du droit de la propriété intellectuelle face à un éditeur qui souhaite conserver un monopole mais qui, selon l'auteur, est bien peu généreux pour le faire vivre correctement. On ne s'étonnera donc pas que Jacob eut de nombreux différends avec ses galeristes et ses éditeurs qu'il surnomme « les canaques<sup>81</sup> » sans toutefois montrer beaucoup de loyauté envers eux.

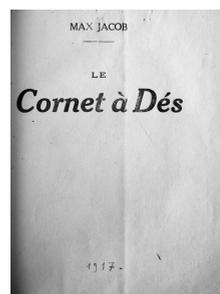
### L'ÉDITION DE 1923

La troisième réédition du *Cornet* paraît *circa* octobre 1923<sup>82</sup>, édition complète, revue et corrigée par l'auteur ; elle comporte 136 pages. Elle est vendue 1,50f. L'apposition d'un tampon encreur par l'éditeur modifiera ultérieurement le prix de vente en le portant à 2f. ou 2,50f. L'édition indique le tirage d'un grand papier - cinquante exemplaires sur Hollande numérotés et paraphés par

les éditeurs -, un copyright et la mention d'un droit de reproduction. Jacob a-t-il cédé des droits ? Était-ce un oubli de la mention par l'éditeur dans l'édition précédente ? Les éditions Stock ne possèdent plus de dossier d'auteur et les Archives Gallimard restent muettes sur un éventuel rachat de droits.

En regard de la page de faux-titre, une bibliographie de Jacob couvre la période 1904-1923. Elle ignore *Le Géant du soleil* (1904) et l'édition réduite du *Cornet*. Les ouvrages sont présentés pêle-mêle, sans ordre chronologique ni alphabétique. À la première édition du *Cornet* est ajoutée la formule « poèmes en prose. 1917 » sans mention d'éditeur alors que *Le Phanérogame*, ligne immédiatement en-dessous, précise « chez l'auteur ». Le recueil de 1923 a été imprimé en France par l'imprimerie Saint-Denis à Niort. Aucun dossier n'a été retrouvé<sup>83</sup>.

La correspondance Jacob-Fels n'apporte pas d'éléments techniques sur la mise en œuvre des volumes parus en 1922 ou 1923. Nous pouvons toutefois retracer des éléments partiels de l'édition définitive grâce à la générosité du docteur Alain Segal qui a mis à notre disposition un exemplaire du *Cornet* de 1917 dédié par Jacob à M<sup>lle</sup> Marie-Louise Sondaz, future épouse de Florent Fels<sup>84</sup>. Ce recueil propose des particularités qui démontrent qu'il a servi de support pour composer le *Cornet* de 1923. Sur cet exemplaire, la page portant un « I » rayé et l'indication manuscrite « suivre » pour passer directement à l'« Avis », de même pour la page « II » dont le « suivre » permet de rassembler dans l'édition de 1923 « À la recherche du traître » et « Poème qui n'est pas le mien », de même pour la page marquée « III » qui disparaît et relie directement dans l'édition de 1923 « Poème déclamatoire » avec l'indication « Poème » - « Simultané avec superposition simple » disparaît et ainsi de suite pour les titres suivants.

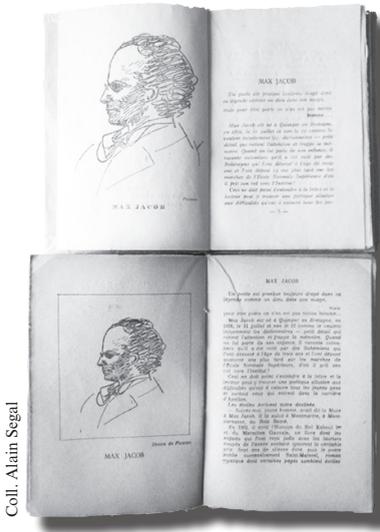


Coll. Alain Segal

*Le Cornet à dés* dédié à M<sup>lle</sup> Sondaz ayant servi à l'impression de l'édition Stock de 1923.

### DES PORTRAITS DE MAX JACOB PAR PICASSO

Les éditions de 1922 et de 1923 comportent chacune un portrait de Jacob par Picasso. Il s'agit de reproductions photomécaniques du profil gauche du poète encore chevelu, portant monocle, qui s'apparente à celui réalisé en 1904 sur papier à en-tête du café-brasserie *Faurena*<sup>85</sup>. À un dédicataire inconnu, Jacob écrira pourtant en 1936 : « Ce portrait ne m'a jamais/ressemblé de loin ni de près/c'est un dessin de café/ramassé par je ne sais qui<sup>86</sup>. » On n'en trouve aucune mention dans la correspondance Jacob-Picasso. Le peintre a-t-il retravaillé ce



Coll. Alain Segal

dessin de café ? Les échanges entre les deux amis sont-ils perdus ? Nous ne le savons pas.

L'édition de 1917 sur Hollande est ornée du portrait de Jacob au crayon graphite réalisé en janvier 1915 par Picasso. Ce dessin « à la Ingres » montre un Jacob assis en costume et gilet breton. Reproduit en page de faux-titre du recueil, il avait été publié l'année précédente dans *L'Élan*<sup>87</sup>. Picasso, alors à l'apogée de sa période cubiste, avait inquiété ses admirateurs et collectionneurs. Le maître allait-il abandonner le cubisme ? Il déclara qu'il avait seulement voulu voir « s'il pouvait encore dessiner comme tout le monde<sup>88</sup>. »

Il faudra beaucoup patienter pour que Jacob obtienne de Picasso l'eau-forte qu'il lui avait promise pour les exemplaires Japon qui paraîtront, de fait, avec un décalage de quelques semaines<sup>89</sup>. Elle représente un Arlequin masqué de facture cubiste coiffé d'un tricorne grillagé. Thème récurrent dans l'œuvre de Picasso, unique gravure d'un Arlequin cubiste, ce personnage mélancolique est doté d'un fort contenu autobiographique. Sans doute peut-on voir aussi un hommage du peintre à la personnalité changeante du poète qu'il représentera à plusieurs reprises sous une figure de la *Commedia dell'arte*.

Alain Segal a tout à fait raison de souligner qu'entre le portrait de 1915 d'un classicisme étudié et l'*Arlequin* cubiste, le recueil rassemble deux manières du maître dans un mouvement d'une rare exception pour les exemplaires de l'édition originale du *Cornet*.

### LA RÉCEPTION DU RECUEIL

Quelles ont été les réactions à la parution du *Cornet* ? On peut imaginer la stupéfaction des lecteurs devant l'avalanche de calembours, de mystifications, de parodies, de pastiches, de jeux de mots, de jeux de sons, et leur scepticisme face à des titres énigmatiques comme « Poème sans forme avec consistance molle », ou « Poème en forme de demi-lune ». Surprise, anticonformisme affiché, Jacob évoque même des « injures » de sa famille quand il remercie André Salmon de son compte rendu « remarquable de tact, de finesse et de sens critique » paru le 26 novembre 1917 dans *L'Éveil*<sup>90</sup>.

La seconde recension connue est de Louis de Gonzague Frick parue en décembre dans *Sic* (n° 24) qui avait annoncé la parution du recueil les 16 avril

et 17 mai. Le compte rendu est élogieux à deux réserves près : 1/ les poèmes du *Cornet* ne traduisent pas la préface du recueil « car, leur théorie a été définie après-coup », 2/ Jacob n'évoque pas Léon-Paul Fargue qui illustre pourtant la théorie défendue par Jacob :

*Les jolis titres sont trop rares pour que l'on ne félicite point M. Max Jacob d'en avoir choisi un qui donnât un avant-goût de l'œuvre qu'il offre au public en le saluant avec toute la courtoisie qui l'honore, de son chapeau d'astrologue. Le Cornet à dés n'est-il point le couvre-chef du mage. [...] M. Max Jacob est un personnage suggestif et ensorcelant. Il serait malaisé de trouver un esprit plus délié, plus rompu aux jeux de l'imagination et de l'eutrapélie. Ses souples qualités lui eussent permis de devenir un journaliste de belle étoffe, mais il eut eu quelques remords à marcher sur la route du succès facile. Il a préféré suivre le chemin ardu de « l'homme pur », ou si l'on aime mieux de poète, soucieux de saisir dans ses doigts lyriques l'essence, « les réverbères célestes » dont la seule vue sidère « les héros excédés de malaises badins ».*

*M. Max Jacob n'avait guère publié jusqu'ici que des livres fastueux réservés à quelques amateurs farcis de « noailles ». Toutefois un recueil de chants celtiques qu'il intitula La Côte avait répandu le nom de cet auteur, fleuri d'une grâce inadmissible, dans divers milieux et c'est de cette époque (1911) que date sa notoriété publique, encore qu'il fût célèbre depuis longtemps déjà, dans les parages du Sacré Cœur. M. Max Jacob écrivait maints poèmes en prose et les lisait à quelques amis pour leur plus grande édification esthétique. Il y avait là les sept couleurs de l'arc-en-ciel et l'on passait sous cette arche constellée pour respirer les orchidées de l'Impalpable et du Mystère. M. Max Jacob favorisait ses auditeurs de commentaires qui n'étaient rien moins que de nouveaux poèmes en prose.*

*Le poème en prose a toujours été un sujet de méditation et d'exégèse pour M. Max Jacob. Aussi bien devait-il plus tard en préciser la physionomie, en analyser tous les ressorts et toutes les ressources, et nous présenter ce travail ingénieux dans la préface du *Cornet à dés*. M. Max Jacob rédige ses préfaces dans le style des épistoliers du XVII<sup>e</sup> siècle, il possède leur naturel et leur bonheur et cela confère à ses paradoxes un grand air et une précision axiomatique.*

*Beaucoup d'artistes croient écrire des poèmes en prose alors qu'il s'agit de proses lyriques non déterminées. Le poème en prose a ses limites, sa structure et Rimbaud, pas plus que Baudelaire, « triomphateurs du désordre romantique », ne créèrent de poèmes en prose. [...]*

*M. Max Jacob [...] cite Aloysius Bertrand, Marcel Schwob et Jules Renard comme les réels inventeurs du poème en prose. C'est là un jugement que l'on ne saurait valablement révoquer en doute, mais il aurait été bien venu que M. Max Jacob nous entretînt de M. Léon-Paul Fargue qui nous semble avoir porté ce genre littéraire à son plus haut période. [...] L'on s'étonne de cette omission, car M. Léon-Paul Fargue réalise bien le poème en prose tel que le conçoit M. Max*

*Jacob, c'est-à-dire qu'il lui assigne exactement le cadre qui convient, qu'il le situe dans son atmosphère propre, en lui donnant une solidité physique et, pour employer le langage même de M. Max Jacob, l'apparence d'un « bijou ».*

*Les poèmes en prose du Cornet à dés sont variés, allégoriques, souvent anecdotiques, écrits dans un style précis, adroit et enjoué, mais ils n'illustrent pas en tout point la théorie de M. Max Jacob sur le poème en prose, parce que celle-ci ne fut définitivement constituée qu'après coup. Les idées esthétiques de M. Max Jacob dansèrent longtemps comme autant de feux-follets. L'auteur du Cornet à dés ne planta véritablement son arbre qu'une fois que les fruits (mûris par un effet de magie) s'épanouissaient sous les rayons d'un soleil spirituel. Cela n'empêche pas moins M. Max Jacob d'être l'un des sept sages de la Colline Montmartroise et d'exercer sur ceux qui l'approchent, le prestige d'un séducteur inimitable.*

On note également un compte rendu dans la revue de Paul Guillaume *Les Arts à Paris* du 15 juillet 1918 d'un certain Jolibois *alias* Guillaume Apollinaire :

*Dans Le Cornet à dés, M. Max Jacob a donné son livre le plus important jusqu'ici. Son inspiration y est variée à l'infini, depuis l'ironie jusqu'au lyrisme, qui se mêlent de façon inattendue dans ces poèmes en prose. Peu d'auteurs ont plus que M. Max Jacob de la liberté vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres. Cela lui permet de disposer d'une somptueuse fantaisie où tout trouve sa place, sauf la tristesse et la désespérance<sup>91</sup>.*

L'entrefilet suit l'annonce de la publication d'ouvrages de Jean Cocteau et précède la notice, plus fournie, consacrée à *Calligrammes* dans laquelle l'auteur/critique littéraire vante ses propres mérites.

En juillet 1918, Jean Paulhan livrera un compte rendu dans *La Vie* : « On aimera sans réserve, de M. Max Jacob, des images d'une grande richesse intérieure [...]. La préface du *Cornet à dés* est, sur le « style » et la « situation » de l'œuvre d'art, l'une des choses les plus ingénieuses qui se soient dites depuis la Lettre à l'Académie. Dans les poèmes qui suivent, l'on appréciera un goût subtil, le mélange de divers mondes réels et imaginaires, et les effets d'un hasard qui va bien plus loin que douze<sup>92</sup>. »

Si Jacob recueille un succès d'estime auprès de ses pairs pour l'édition originale, l'édition de 1922 ne fut pas saluée avec autant d'enthousiasme comme on peut le lire dans le compte rendu inédit et violemment polémique de Robert Desnos<sup>93</sup> :

*Lire Le Cornet à dés est d'un beau courage, à l'heure actuelle. Le lecteur me saura gré d'avoir tenté cette expédition. Après avoir marché du pied droit dans du Gabory (ce qui ne porte nullement chance contrairement à la croyance populaire), on s'embourbe, et des deux pieds, dans les préfaces du converti de la Rue Ravignan. Ce juif avait l'esprit trop étroit, trop imbu de préjugés nauséabonds, pour ne pas se convertir au catholicisme et découvrir deux mille ans après que ses ancêtres méritèrent la haine du genre humain en propageant le culte de l'ordure dénommé Christ. Les bêtes nuisibles habillées de soutane et qu'on capture en les enfumant avec de l'encens ont par d'adroits sophismes dénaturés les causes premières. Les juifs ne sont pas poursuivis par une implacable destinée que pour avoir fourni les premiers chrétiens.*

*Mais retournons à notre vomissure. Encore que Rimbaud soit pour moi un mort prestigieux mais un mort il est louable de s'indigner quand le premier venu lève la patte contre... Ce que M. Max Jacob découvre quand il lève la patte peut séduire M. Gabory, Malraux et Radiguet. Pour ma part je n'y vois que des simulacres en caoutchouc que les catholiques de la Sixtine adoptent à leur anatomie quand ils se mettent en posture d'accueillir la colombe théophile. Laissons donc M. Jacob, snob de la religion et de la littérature, s'exclamer devant ses propres œuvres : « Ah ! Ah ! voilà qui est situé ! » et reprocher à Rimbaud de ne pas l'être. Dieu (le votre) merci, monsieur Rimbaud n'est pas situé. Du haut de votre échelle d'où vous couvrez les murs de devises palatines et de poèmes en prose (en admettant que vous n'y ayez que cela) remerciez Dieu, Jacob de vous avoir situé et bien situé ! Le royaume des cons est à vous.*

Nous évoquerons pour apaiser l'ire de Desnos la lettre bucolique - non dépourvue d'ironie - de Marcel Jouhandeau saluant, le 16 août 1923, l'édition définitive du *Cornet*. Évoquant la beauté de son jardin et la joie qu'il éprouve à lire le recueil, Jouhandeau parle des « roses de Jacob - dont le nom [du poète] décuple le parfum et l'éclat épiscopal » et de ses jeunes nièces. L'une d'entre elles « [ayant] osé jeter un œil [dans son] *Cornet à dés*. "Un ours qui dansait quitta la place du village et alla pisser contre un mur" y lut-elle et elle allait, répétant cette phrase à tous les échos sans vouloir dire où elle l'avait prise ce qui lui valut, hélas, une fessée<sup>94</sup>. »

Comment Jacob lui-même a-t-il jugé son recueil ? Au moment de sa parution, les différentes dédicaces que nous avons récolté (cf. *infra* « *Liber amicorum* du *Cornet à dés* ») s'inscrivent dans le registre de l'éloge ou du remerciement et ne permettent pas de lire les appréciations de l'auteur. La correspondance de l'époque reste discrète ; le 28 novembre 1917, Jacob évoque auprès de Doucet « une charmante et fine lettre » du critique d'art Clément Janin<sup>95</sup>. La guerre, les lettres aux amis, la mort d'Apollinaire, la parution du *Phanérogame* et les projets

divers que Jacob échafaude, entre autres avec Roland Manuel, vont mener le poète vers d'autres horizons.

Le *Cornet* fera retour plus tardivement. Une dédicace à Marcel Béalu (sd) esquisse un désenchantement confirmé par la correspondance à partir de 1937 et qui s'amplifiera avec les années de guerre. « Livre stupide » - écrit-il à Béalu – « livre stupide, quoi qu'on dise ! Je me suis trompé là aussi. (...) tout ce que je fais ne vaut rien » – écrit-il aussi à Cadou en octobre 1943 (lettre inédite).

Pourtant, Jacob n'ignorait pas le retentissement du recueil, de nombreux jeunes poètes étaient venus à lui comme à un maître grâce à la lecture du *Cornet*. En 1917 Aragon, Malraux fréquenteront assidument la rue Gabrielle. Les ouvrages parus chez Stock firent beaucoup pour la renommée du poète mais plus encore c'est en 1937 que Jacob put mesurer l'influence de son recueil lorsque les jeunes poètes qui formeront l'École de Rochefort se rassembleront autour du poète vieillissant. Mais rien ne peut donner, avec certitude, l'avis de Jacob sur cet ouvrage qui demeure aujourd'hui le plus connu de l'auteur et le plus fréquemment réédité.

Comment cet ouvrage a-t-il été reçu par la critique ? Si Marcel Raymond consacre en 1933 de nombreuses pages à la poésie de Max Jacob dans son important recueil *De Baudelaire au Surréalisme*<sup>96</sup>, c'est moins au *Cornet* qu'au *Laboratoire central* ou à l'*Art poétique* que se réfère le critique. Le lecteur pourra se reporter *infra* à la bibliographie du poème en prose pour constater que le recueil et plus largement la problématique de la prose chez Jacob a été amplement glosée. Plusieurs écoles vont se succéder. René Plantier, disparu en 2016, a toujours privilégié la métrique qui est, selon lui, l'unité de l'œuvre. L'exégète examine le style et analyse les réseaux sémantiques et thématiques (la mythologie, le bestiaire, les paysages...) <sup>97</sup>. Jean de Palacio, quant à lui, livrera le *Cornet* à la postérité de Gaspard. Son exégèse cible la question des pastiches, la rigueur interne des poèmes, les références intertextuelles. Pour Maurice Pinguet, tout est rêve, tout est glissement vers les cauchemars et l'inconscient dévoilé, « Générosité espagnole » sera une clé d'entrée dans l'univers onirique du poète <sup>98</sup>. Il faut attendre l'étude d'Andrea Bedeschi en 2005 pour voir paraître une analyse comparée des manuscrits et des jeux d'épreuves du *Cornet* permettant de saisir finement les variations et variantes du texte.

#### **D'UNE ÉDITION L'AUTRE**

Il est certain qu'au-delà des extraits du *Cornet* contenus dans *Les Morceaux choisis* publiés en novembre 1936 sous l'impulsion de Paul Petit, les éditions

Gallimard ont réellement conçu le projet de publier le recueil. Les archives de l'éditeur mentionnent l'existence d'un contrat spécifique daté du 27 octobre 1929 dit « contrat initial » ; il est cependant manquant au dossier de l'auteur tout comme l'avenant du 30 avril 1934 qui en actualise les droits. Pourquoi ce projet ne s'est-il pas réalisé alors que Jacob s'est pourtant impatienté ? Une dédicace datée de 1936 évoque en effet une réédition qui ne vient toujours pas (*cf. infra* « *Liber Amicorum* du *Cornet à dés* »).

C'est finalement le 20 juillet 1945 que le *Cornet* connaîtra une renaissance en inaugurant la collection Blanche de la célèbre maison. Les éditions ultérieures présenteront en couverture des photos de l'auteur (dos et premiers plats). Le portrait de Picasso de 1915 réapparaîtra pour l'édition de 2003 mais l'éditeur retiendra uniquement le regard de Jacob placé en bandeau sur la couverture de la collection *Poésie*/Gallimard. On notera que les éditions du Club Français du Livre se tourneront en 1967 vers un portrait de Modigliani pour illustrer en frontispice leur édition du *Cornet*, sans doute pour des questions de droits. « Le petit historique du *Cornet à dés* » écrit pour Paul Bonet en 1943 sera intégré à l'œuvre dès 1945 tandis que la présentation de Gabory laissera place à une préface de Michel Leiris en 1967 (rééd. 2003, même collection). En 1948, une édition illustrée par Jean Hugo, fidèle ami de Jacob, viendra souligner la profonde intimité entre le poète et les artistes de son temps. Trois graveurs viendront prolonger cette postérité, Jacques Villon en 1960, Zwy Milshtein en 1976 et Roger Bensasson en 1989<sup>99</sup>.

Détournant les genres poétiques, désorganisant les visions familières, Jacob a brouillé les codes poétiques dans un charivari qui a « retourné les syllabes du monde<sup>100</sup>. » Jouant des mots et des sons, *Le Cornet à dés* a dérouté d'emblée par son anticonformisme, ses décalages soudains, ses paradoxes et son onirisme. Œuvre majeure d'hier, il reste d'une stupéfiante modernité.

## NOTES

<sup>1</sup> *GI*, 97.

<sup>2</sup> Les épreuves corrigées du *Cornet à dés*, BLJD - 7198 (98) A-VI-48.

<sup>3</sup> *AAI*, 62.

<sup>4</sup> *GI*, 154.

<sup>5</sup> CHAPON François, *Mystères et splendeurs de Jacques Doucet, 1853-1929*, Lattès, 1984, p. 347-355.

- <sup>6</sup> *GI.*, 134. Le second manuscrit est *Le Christ à Montparnasse* (BLJD - 7198-2).
- <sup>7</sup> *GI.*, 124.
- <sup>8</sup> Ce manuscrit a été vendu par *Les Argonautes* à Didier Gompel – admirateur et parent du poète –, généreux donateur du fonds consacré à Max Jacob à la Bnf (fonds Gompel-Netter NAF 28312). Voir WEISS Valentine, « Enquête sur un don récent, histoire d'une collection : le fonds Max Jacob », *Revue de la BnF*, n° 1, janvier 1999, p. 39-46.
- <sup>9</sup> René Gaudier, jeune juriste, avait conseillé Jacob dans ses différends éditoriaux avec Gallimard en 1928 ainsi que dans son procès contre les assurances après son accident de 1929. Nous ignorons les circonstances de la remise du ms à Gaudier, beau-frère de Pierre Minet, ami et correspondant de Jacob.
- <sup>10</sup> Le dossier d'impression des *Mamelles de Tirésias* par Levé conservé par Pierre Albert-Birot était joint à l'ex. autographe mis en vente le 17 décembre 2001 (Piasa lots 109/1-5).
- <sup>11</sup> *GI.*, 147-148.
- <sup>12</sup> Cf. *infra* mon article « Bibliographie du poème en prose ».
- <sup>13</sup> *CAT.*, 144.
- <sup>14</sup> Léon Deffoux (1881-1945), poète, historiographe de l'Académie Goncourt.
- <sup>15</sup> André Level dans ses *Mémoires* écrit : « Je m'honore d'avoir été le premier souscripteur de l'un des rares (quatorze) exemplaires sur Japon avec une eau forte de Picasso. » Cette première souscription « [décida] l'imprimeur en attente d'argent d'imprimer l'ouvrage » (*CAT.*, 151, n. 47).
- <sup>16</sup> « [...] J'ai horreur du chiqué Ozenfant etc. et de toutes les Picabiesqueries. L'imprimeur est un interprète et non un aide et un suppléant » (Jacob à Picasso, 22 mars 1917, *CAT.*, 144).
- <sup>17</sup> Cette liste « ne contient que les noms d'amateurs de livres rares ; ceux que je dois à l'amitié seule n'y paraissent pas. » (Lettre à Jean Paulhan, 31 oct. 1917, IMEC).
- <sup>18</sup> Peintre d'origine suisse (1861-1924), fréquente l'Académie Cormon, proche de Picabia, il découvre la Bretagne en 1908 et s'installera dans les années 20 au Faouët.
- <sup>19</sup> Othon Friesz (1879-1949), peintre et graveur, il travaille avec Braque et Dufy. Il occupe un atelier rue Notre-Dame des Champs de 1914 à 1949.
- <sup>20</sup> Othon Coubine dit Otokar Kubin (1883-1969), peintre d'origine tchèque, lié à la Galerie Barbazange, il s'installe en France à partir de 1913.
- <sup>21</sup> Ossip Zadkine (1890-1967) est un des plus fameux sculpteurs du cubisme.
- <sup>22</sup> César López Cañete est un peintre catalan.
- <sup>23</sup> Marcel Mouillot (1889-1972), peintre proche du cercle du Bateau-Lavoir, a exposé à la Galerie Berthe Weill.
- <sup>24</sup> Léon Sola est un peintre de la première école de Paris spécialisé dans les figures, le paysage et les natures mortes. Une courte notice est accessible dans le *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs* de E. Bénézit (Gründ, 1999, t. 12, p. 947) sans indications de lieu de naissance et de décès.
- <sup>25</sup> Ignacio Zuloaga (1878-1945), peintre d'origine espagnole.
- <sup>26</sup> Raoul Dufy (1877-1953), peintre, décorateur, créateur de tissus, il est proche de Paul Poiret, de Braque.
- <sup>27</sup> Serge Jastreboff, dit Serge Férat (1881-1958), peintre et à l'occasion décorateur – il signe les décors des *Mamelles de Tirésias* -, il est aussi commanditaire de la deuxième série des *Soirées de Paris*. Il est le cousin de la baronne d'Ëttingen.
- <sup>28</sup> Femme de lettres et peintre d'origine russe (1875-1950). Elle travaille dans l'atelier du peintre Soffici et expose sous le nom de François Angibout au Salon des Indépendants à partir de 1912.
- <sup>29</sup> Joseph-Paul Iribé, (1883-1935), dessinateur, illustrateur (*L'Assiette au beurre*, *Le Sourire* ...) et

- décorateur considéré comme le précurseur de l'Art déco, proche de Poiret et de Doucet pour qui il crée des décors intérieurs.
- <sup>30</sup> On trouve des gravures d'André Laffitte dans plusieurs revues d'avant-garde dont *Les Trois Roses* à laquelle Jacob participait mais ce graveur n'est pas répertorié dans les dictionnaires spécialisés comme le Bénézit (*op. cit.*).
- <sup>31</sup> André Level (1863-1947) est un collectionneur d'art connu pour avoir constitué la première collection d'art moderne. Correspondant de Jacob, leur épistolaire a été publié : JACOB Max, *Lettres à André Level*, correspondance annotée et présentée par Bernard Duchâtelet, Brest : Faculté des Lettres Victor Segalen, Centre d'Études des Correspondances/Bibliothèque Municipale de Quimper, 1994.
- <sup>32</sup> Léonce Rosenberg (1879-1947), un des premiers promoteurs de l'art moderne et du cubisme.
- <sup>33</sup> Walther Halvorsen peintre et écrivain abandonne la peinture après sa découverte de Picasso chez Kahnweiler et devient l'un des plus importants marchands et collectionneurs d'art moderne de Scandinavie (CAMPÀ Laurence, *Apollinaire*, Gallimard, coll. NRF/Biographies, 2013, p. 655).
- <sup>34</sup> Paul Brach (1893-1939), homme de lettres et journaliste. Revuiste, il contribue à *L'Élan* et fonde la revue *L'Œil de bœuf* (huit livraisons de 1920 à 1921).
- <sup>35</sup> Georges Duthuit (1891-1973), écrivain et critique d'art, genre de Matisse.
- <sup>36</sup> Georges Fourest (1864-1945), avocat et écrivain, il est un familier des poètes décadents.
- <sup>37</sup> Fondateur et directeur de la revue *Les Trois Roses* (juin 1918 à avril 1919) où Jacob publie plusieurs poèmes tout au long de l'existence de la revue.
- <sup>38</sup> Vincente Huidobro (1893-1948), poète et écrivain chilien, familier de Juan Gris.
- <sup>39</sup> S'agit-il d'un des collaborateurs de la revue *Les Écrits français* dans laquelle Jacob a publié le 5 mai 1914 (n° 6, 2<sup>e</sup> année) ?
- <sup>40</sup> Herbert Lespinasse (1884-1972), familier du Bateau-Lavoir, ami de Juan Gris.
- <sup>41</sup> Henri-Louis Mermod (1891-1962), éditeur suisse romand, industriel et mécène.
- <sup>42</sup> La famille Bemberg détient une grande fortune issue de l'industrie minière en Argentine et joue un rôle important dans le domaine des arts. Georges Bemberg (1914-2011) fera don de ses collections à la ville de Toulouse (Hôtel Asserat/Fondation Bemberg).
- <sup>43</sup> Il pourrait s'agir de Soler Vidal Benito, ami et mécène des artistes, Picasso a exécuté son portrait.
- <sup>44</sup> Gabriel Frizeau (1870-1938), collectionneur et amateur d'art de la région bordelaise. Il deviendra un des plus grands collectionneurs d'Odilon Redon, Rouault et Gauguin.
- <sup>45</sup> Épouse d'Henry Japy qui dirigeait l'entreprise familiale spécialisée dans les montres réveils et quincaillerie.
- <sup>46</sup> Jacob orthographiant souvent les patronymes de manière erronée, il peut s'agir d'Alphonse Kanh (1864-1927), industriel mécène, proche de sa famille Gompel ou de Alphonse Kann (1870-1948), collectionneur et donateur près des collections muséographiques françaises.
- <sup>47</sup> Épouse de l'avocat et homme politique Joseph Paul-Boncour.
- <sup>48</sup> Frère du peintre André Favory qui communique à Jacob l'adresse militaire « du frangin » sur papier à en-tête du Cabinet du Ministre du Ravitaillement Général au secteur 146 et profite de cet envoi pour inviter le poète à déjeuner (*BLJD*, ms 51/333).
- <sup>49</sup> Nous n'avons pas identifié ce personnage dont la mort en mars 1924 a affecté Jacob (*PJ*, 216).
- <sup>50</sup> Hans Christian Berg a poursuivi sa carrière diplomatique comme ambassadeur, on le retrouve en poste en Russie de 1946 à 1949. Nos démarches auprès de l'Ambassade de Norvège sont restées vaines.
- <sup>51</sup> Coll. particulière, lettre inédite, 6 décembre [1917].
- <sup>52</sup> *AAI*, 58.

- <sup>53</sup> Nous remercions Dominique Bermann-Martin de nous avoir communiqué cette lettre. Le *Cornet* d'André Lhôte n'a pas été conservé.
- <sup>54</sup> MBAQ, « Carnet ayant servis de palette à Max Jacob », Inv. D-50-1-80.
- <sup>55</sup> *CAT.*, 144, (22 mars 1917, à Picasso).
- <sup>56</sup> Jacob a-t-il fait réaliser des affiches pour annoncer la souscription au *Cornet* comme il l'avait fait pour *La Côte* ? Il existe en effet une affichette annonçant la parution et la souscription du recueil de 1911 (17x15) conservé dans un exemplaire (coll. part.).
- <sup>57</sup> *MJJP*, 62.
- <sup>58</sup> Albert Uriet, ami de Paulhan, évoque le bulletin de souscription reçu et sa souscription ainsi que deux amis du régiment (Maine et Moïse) dans une lettre inédite à Paulhan du 3 avril 1917 (*MJJP*, 58, n. 4)
- <sup>59</sup> L'exemplaire pèse « à nu » 198 g. auquel il faut ajouter le poids d'un emballage et la majoration de 0,05<sup>F</sup> par tranche de 50g. Voir GEORGEL Daniel, *Les Tarifs postaux depuis le second empire et annexes*, www.ffap.net/Philatélie/tarifs postaux.
- <sup>60</sup> Le reçu est sur papier de quittance timbré de 10 cts conservé à la BLJD, ms 8491-2.
- <sup>61</sup> *GI*, 147.
- <sup>62</sup> Coll. particulière. « Je vous rappelle votre promesse d'avoir des attentions pour le *Cornet* et pour sa vente. Je n'ai hélas plus de bulletins de souscription ayant encore 200 livres mais je ne crois pas indispensable la formalité du bulletin. Les cents sous importent seuls. Mille fois à vous et merci. Max Jacob. » Léon Deffoux a précipité des ventes supplémentaires comme en témoigne la lettre suivante :

*Le 28 février 1918*  
*17 rue Gabrielle XVIII*  
*EIV*

*Merci, mon cher Deffoux ! J'ai fais réimprimer des bulletins avec un grand zèle pour que vous ayez encore l'occasion et souvent de me montrer le vôtre. Faut-il en envoyer à Paul Charrier ? Je vais le faire à tout hasard.*

*Encore merci ! merci mille fois. On trouve par le monde beaucoup "d'amis", mais peu de dévouements : avec l'expérience on les apprécie, c'est ce que je fais du vôtre.*

*mille cordialités, mille amitiés. MJ*

- <sup>63</sup> *CAT.*, 160.
- <sup>64</sup> Cf. *infra* mon article « *Liber Amicorum* du *Cornet* à dés. »
- <sup>65</sup> *CAT.*, 154 et *PJ*, 58.
- <sup>66</sup> Cf. *infra* « *Liber Amicorum* du *Cornet* à dés » et « Bibliographie du poème en prose ».
- <sup>67</sup> JACOB Max, *Lettres à Florent Fels suivies de textes inédits de Max Jacob*, correspondance présentée et annotée par Maria Green, Mortemart : Rougerie, 1990, p. 42 et sd.
- <sup>68</sup> *CAT.*, 160.
- <sup>69</sup> « Il est à Paris, il veut tout avaler, tout acheter - c'est un tout jeune homme et un bombiste - il ne paie pas, on le suit dans l'espoir qu'il ouvrira un portefeuille qui semble clos à jamais. Il me doit déjà 400 francs et j'ai des projets à lui soumettre [...] », *Lettres à Florent Fels*, *op. cit.*, sd, p. 48.
- <sup>70</sup> *CAT.*, 149, n. 22 ; 166 n. 56, 180, 187.
- <sup>71</sup> BnF, NAF 28843, acquisition auprès de la Société des Manuscrits des assureurs français. Cf. *infra* mon article « Bibliographie du poème en prose ».
- <sup>72</sup> *O.*, 438-439 et *infra* l'article d'Andrea Bedeschi, « Un cornet à dominos ».

- <sup>73</sup> Georges Gabory (1899-1979) est un poète et romancier très proche de Jacob qui souhaitait le convertir au catholicisme. Auteur de nombreux essais (Proust, Kisling...) leur correspondance a été publiée, cf. *GI et GII*. Gabory a également écrit un livre de souvenirs qui contribua à fixer la légende montmartroise de Max Jacob (*Apollinaire, Max Jacob, Gide, Malraux & Cie*, Jean-Michel Place, coll. Mémoire du temps présent, 1988).
- <sup>74</sup> JACOB Max, *Lettres à Florent Fels*, op. cit., lettre du 6 sept. 1921, p. 57.
- <sup>75</sup> Les versements s'interrompent en janvier 1922 pour reprendre d'avril à septembre (500f./mois). En 1923, nous relevons un versement et une avance pour un montant global de 1500f. De 1924 à 1925, Gallimard verse mensuellement 500f., les années suivantes sont manquantes (*Carnet ayant servi de palette*, op. cit.).
- <sup>76</sup> JACOB Max, *Lettres à Florent Fels*, op. cit., lettre du 7 juillet 1923, p. 66. Les archives Gallimard renvoient à un contrat général d'édition des œuvres de Jacob daté du 24 octobre 1923 (pièce manquante, la date est indiquée sur fiche bristol). Nous savons par Jacob que depuis juillet 1923 Gaston Gallimard à l'intention de concentrer plusieurs de ses livres mais le ou les contrat(s) manque(nt).
- <sup>77</sup> *MJJP*, 127.
- <sup>78</sup> Cf. *Carnet ayant servi de palette*, op. cit., juillet 1923.
- <sup>79</sup> CARIOU André, *Max Jacob, le peintre inavoué*, Saint Briec : éd. Coop Breizh, 2014.
- <sup>80</sup> *MOUSLI*, 235.
- <sup>81</sup> JACOB Max, *Lettres à André Lefèvre (1921-1943)*, édition de Jean de Palacio, Brest : Centre d'étude des Correspondances et journaux intimes, Université de Bretagne occidentale, n° 9, 2015, lettre du 30 juin 1923, p. 25.
- <sup>82</sup> « On a réédité le *Cornet* complet chez Stock. Qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ? », voir *Carnet ayant servi de palette*, 8 octobre 1923, p. 141.
- <sup>83</sup> Aucun dossier relatif à l'imprimerie aux Archives des Deux-Sèvres (Laurent Delenne, directeur des Archives à l'auteur, 1<sup>er</sup> juillet 2016, LD/CRC 2016-605).
- <sup>84</sup> « En souvenir des mauvais jours » et ajoutant de la même encre « 1917 » sur le bas de la page de titre.
- <sup>85</sup> Présenté à la vente Lefèvre des 7 et 8 décembre 1965 (lot 412), il est ensuite montré lors de l'exposition *Hommage à Max Jacob* [25 octobre 1976-30 janvier 1977], Musée de Montmartre, (cat. n° 213, p. 51). Le dessin est encore reproduit dans le catalogue de l'exposition Jacob/Picasso en 1994 sous la mention « coll. particulière » (*CAT*, 30).
- <sup>86</sup> *CAT*., 238.
- <sup>87</sup> *L'Élan*, n° 10, 1<sup>er</sup> déc. 1916, p. 1, voir *CAT*., 117. Ce portrait orne la couverture de la première édition de René Guy Cadou, *Esthétique de Max Jacob* (Seghers, 1956, rééd. Joca seria, 2001 sans illustration).
- <sup>88</sup> *CAT*., 116, à Henri Mahaut.
- <sup>89</sup> Concernant ce tirage cf. *infra* l'article de Jean-Marc Pontier et Patricia Sustrac.
- <sup>90</sup> JACOB Max, *MJAS*, p. 44.
- <sup>91</sup> *Les Arts à Paris, actualités critiques & littéraires des Arts & de la Curiosité*, n° 2, 15 juillet 1918, p. 11 (BnF Gallica/BHVP, 2013-304446). Concernant le pseudonyme d'Apollinaire voir CAMPA Laurence, *Apollinaire*, op. cit., p. 729.
- <sup>92</sup> *La Vie*, 2<sup>e</sup> année, n° 7, juillet 1918, p. 220 cité dans *MJJP*, 69-70.
- <sup>93</sup> DESNOS Robert, « À propos du *Cornet à dés* et d'autres choses », BLJD-BRT 138, fds Breton, 1 feuillet ms., [1922]. Ms à l'encre noire sur feuillet quadrillé acquis lors de la vente Breton en 2003, lot n° 2037. Il semble que ce texte soit resté inédit. Desnos a-t-il donné son texte à Breton qui a jugé superflu de le publier ? Est-il publié dans un journal ? Les collaborations de Desnos

à la presse ne sont pas connues à cette époque. Nos recherches sont restées vaines. Nous remercions M. Fraenkel, ayant droit de Robert Desnos de nous avoir donné l'autorisation de publication et Mme Marie-Claire Dumas, spécialiste de l'auteur, de nous avoir prêté son aide.

<sup>94</sup> *MJMJ*, 23.

<sup>95</sup> *GI*, 166.

<sup>96</sup> Paru en 1933 aux éditions Corrêa, l'ouvrage est repris en 1957 chez Corti (rééd. augmentée). Lire particulièrement les pages 252-257. Jacob a eu connaissance de cette étude. Il précisait dans son article « Biographie » : « Ne pas épargner mes ouvrages mais épargner ceux d'Hubert Fabureau et de Marcel Raymond, deux critiques différents par la sagacité et non par le courage, afin que le Paradis se désole de la perte de mes écrits sans pouvoir risquer une vérification qui me serait préjudiciable » (*Max Jacob and « Les Feux de Paris », unpublished letters from Max Jacob to Jean Fraysse*, correspondance présentée par Neal Oxenhaendler, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, coll. University of California Publications in *Modern philology*, vol. 35, n° 4, 1964, p. 302).

<sup>97</sup> PLANTIER René, *L'Univers poétique de Max Jacob*, Klincksieck, 1976.

<sup>98</sup> Cf. *infra* l'article reproduit, p. 271-300.

<sup>99</sup> Cf. *infra* mon article « Bibliographie du poème en prose. »

<sup>100</sup> COCTEAU Jean, cité dans LINARÈS Serge, *Jean Cocteau, le grave et l'aigu*, Seyselle : Champ Vallon, coll. Champ poétique, 1999, p. 106.